



Brigitte Giraud :
J'apprends
Stock, 2005

156 p.

15 €

ISBN 978-2-234-05805-7

C'est une petite fille de six ans qui raconte. Elle découvre les mots, les syllabes, les lettres. Elle apprend à lire sans le savoir. Elle va à l'école. « Je suis au commencement d'un monde infini, fait de voyelles et de consonnes et tout devient possible. » Brigitte Giraud retrace dans ce bref roman les apprentissages de la narratrice jusqu'à son adolescence. Le style est simple et limpide, très épuré. Écrit exclusivement à la première personne et au présent, sans dialogue, *J'apprends* est fait d'une succession de paragraphes courts (de quelques lignes à une demi-page, en général) séparés par des blancs. L'enfant parle d'un ton uni et grave. La narration est parfaitement maîtrisée.

Il y a l'école, donc, essentielle, centrale, lieu de découvertes multiples et heureuses, pour cette enfant intelligente et curieuse. Le monde qui s'ouvre et se découvre là est clair et simple, ordonné et rassurant, « unique et idéal. » Le Mont-Blanc a nécessairement 4 807 mètres, et la famille en vacances est forcément joyeuse. Après l'école, viendra le collègue avec la diversité des fournitures et leurs règles compliquées d'utilisation, impératives mais variant d'un professeur à l'autre : « Écrire les titres en rouge. Écrire à l'encre bleue. Souligner à la règle. Encadrer. Faire des paragraphes. Sauter une ligne. Petit un, petit deux. Grand A, grand B. Certains professeurs nous donnent des photocopiés. Ils doivent être collés, jamais agrafés. Il est purement et simplement interdit d'agrafer. Ils doivent être collés verticalement, jamais pliés en deux. Par pitié, ne pas plier les photocopiés. » Le collège, c'est aussi l'initiation à l'anglais, les compétitions de gymnastique, les garçons.

Il y a l'environnement et le quotidien d'un foyer français modeste des années 1960-1970 : région lyonnaise, petit immeuble dans une « zone à urbaniser en priorité », courses au Casino, crainte que Giscard d'Estaing ne s'invite à dîner, Sheila et Claude François, réunions Tupperware et Nadia Comaneci. Il y a la famille, bien entendu : un père ouvrier dans le public, qui a été « appelé » en Algérie, une sœur, un demi-frère, et celle qui est toujours désignée comme « celle qui n'est pas ma mère », et une fois comme « celle que je n'ai jamais pu aimer. » La sœur a juste un an de plus, et une maladie qui « n'a pas de nom » : « vivre ne l'intéresse pas. »

Il y a la prise de conscience progressive du rapport aux adultes, de ce qui peut se dire (un gros mot lorsque c'est avec les grandes personnes : l'enfant accompagne son père au stade et se joint à la foule insultant l'arbitre), de ce qui ne doit pas se dire (la banalité du dîner familial avec cocotte-minute et mixer quand le sujet de la rédaction est « racontez une soirée d'automne »), et surtout la découverte qu'on peut parfois mentir aux adultes, et que le monde ne s'écroule pas. Premier mensonge, jalon crucial, lorsque l'enfant est confrontée pendant la dernière année d'école primaire à une institutrice sadique. Un jour, elle ment, peut-être même pas pour épargner un peu la camarade victime de la cruauté de l'enseignante, mais s'étonne de la simplicité, de la facilité avec laquelle elle a pu s'opposer à l'adulte, et constate qu'on peut dire non, qu'on peut résister, fermement et sans violence. Deuxième mensonge conscient et important quand elle invente une histoire pour avoir quelque chose à raconter en confession. Même constat : « comme la première fois, (...) ce mensonge ne déclenche rien. (...) j'apprends à tromper les adultes, (...) j'apprends à contourner, à déplacer, à déjouer. »

J'apprends est très exactement un roman d'apprentissage, mais il est aussi et surtout le récit d'une ignorance, et c'est en cela que résident toute la subtilité et la profondeur du livre. La petite fille sait qu'elle est née

en Algérie, elle se voit dans le miroir avec ses yeux bruns, elle peine à discipliner ses cheveux frisés dans ses barrettes. Elle n'en sait pas beaucoup plus sur elle-même. Tout ce qu'elle apprend à l'école, tout ce dont elle se nourrit, a pour pendant tout ce qui lui manque, tout ce qu'elle ne sait pas, tout ce qui est absent et qui reste inconnu. Elle a conscience de ce que l'école ne lui apprendra jamais : « mon petit bout d'histoire à moi, ma traversée de la Méditerranée, ma triste épopée. » Absence de la mère, ignorance des origines, oubli du pays de naissance, caractère étranger de la langue maternelle, éloignement de l'histoire personnelle, faiblesse de l'histoire collective. Alors, elle comble ce manque avec le savoir, elle remplit le vide : « À l'intérieur, quelque chose s'ouvre en moi. Un vide m'aspire, me neutralise. Je colmate ce gouffre en le remplissant de Mérovingiens, de conquêtes de Charlemagne, de poésies de Verlaine, de verbes irréguliers, d'explosions démographiques, de famines africaines. Je fais pénétrer en moi les végétaux, la chlorophylle, les roches volcaniques, l'érosion des paysages, les tropiques du Cancer et du Capricorne, les échinodermes et les brachiopodes. (...) Mes professeurs sont satisfaits. Ils ne se doutent de rien. Ils disent que j'ai une bonne mémoire. » Mais la tentative reste vaine, les questions demeurent, l'Algérie est un mot, une abstraction, une question de la part des enfants auxquels les adultes ne répondent pas. C'est de cela, ce silence, cette ignorance, que la sœur ne se remet pas. La narratrice, elle, les surmonte : « Je sais que je grandirai malgré ce que je ne comprends pas, ce que je ne sais pas. »

Agnès Torchebœuf